

## AVANT PROPOS

Yann BÉVANT

« An Gorta Mór ». La Grande Famine qui frappa l'Irlande entre 1845 et 1850, peut être considérée en dehors des deux guerres mondiales comme la pire catastrophe humanitaire que l'Europe occidentale ait subie dans la période contemporaine. L'histoire est connue dans ses grandes lignes : à la suite de la maladie de la pomme de terre venue d'Amérique qui détruisit les récoltes dans l'île<sup>1</sup>, le pays fut victime d'une famine qui déclencha une surmortalité considérable, contribua à l'essor d'un mouvement migratoire d'ampleur inégalée dans le pays, modifia les comportements matrimoniaux, eut des conséquences politiques et économiques de long terme tant en Irlande que dans les rapports anglo-irlandais, et entraîna le déclin de la langue irlandaise.

Le décompte macabre est encore aujourd'hui sujet à caution tant il est difficile de chiffrer le nombre exact des victimes de la maladie de la pomme de terre qui affecta principalement la petite paysannerie de l'ouest de l'île. De même, si on pense parfois à tort que l'immigration irlandaise a commencé avec la Grande Famine, il n'est pas contestable que celle-ci a été le principal facteur de l'émigration massive du milieu du dix-neuvième siècle. En outre, en comparaison avec ce qui pouvait être observé dans d'autres pays européens touchés par une émigration de la pauvreté, cette émigration touchait plus particulièrement les femmes. Sa contribution à la dynamique migratoire qui a affecté l'Irlande jusqu'à la fin du vingtième siècle est essentielle, ses effets directs se faisant sentir au moins jusqu'au début des années 1910. Les habitudes, mœurs et modes de vie connurent aussi des modifications importantes. La Grande Famine eut un impact sur les rites funéraires et sur les comportements matrimoniaux : alors que l'âge moyen de mariage est de 24,4 ans pour les Irlandaises et 27,7 pour leurs compagnons en 1840, quelques années avant la catastrophe, celui-ci passe respectivement à plus de 28 ans et 33 ans dans les années qui suivent celle-ci<sup>2</sup>.

1. *Phytophthora infestans*, plus communément appelé le mildiou.

2. même s'il convient de noter que cette augmentation de l'âge moyen est déjà observable avant la Grande Famine, puisqu'il était de 23,8 pour les femmes et de 27,5 pour les hommes en 1830. Tout comme pour l'émigration, la Famine apparaît dans ce cas comme un puissant catalyseur d'une tendance qui se dessine avant celle-ci. Voir notamment MOKYR Joel, *Why Ireland Starved: A Quantitative and Analytical History of the Irish Economy, 1800-1850*. London, Routledge, 2013

Le désastre eut aussi un impact politique direct, en renforçant les sentiments nationalistes voire républicains au sein non seulement de la population et des mouvements intellectuels irlandais – on pense à l'insurrection avortée de la jeune Irlande de Mitchel, Meagher et O'Brien en 1848– mais aussi de la diaspora issue de l'émigration, comme l'atteste plus tard la création simultanée du mouvement Fenian à Dublin et New York en 1858. La montée en puissance de l'*Irish Parliamentary Party* qui emporte une victoire écrasante aux élections législatives de 1885 confirme cette tendance, et le lien est clairement exprimé par Charles Parnell lui-même :

« *When we have undermined English misgovernment we have paved the way for Ireland to take her place amongst the nations of the earth*<sup>3</sup>. »

Bien que l'on trouve de nombreux protestants chez les leaders nationalistes, de Butt à Parnell en passant par le plus radical Thomas Davis, la Grande Famine va également contribuer à creuser le fossé d'incompréhension entre protestants et catholiques, qui sera largement exploité par la suite par la propagande contre le *Home Rule*, c'est-à-dire la revendication politique d'autonomie de l'Irlande portée par le mouvement nationaliste constitutionnel d'Isaac Butt et de Charles Parnell, et par le mouvement unioniste du nord de l'Irlande : les préjugés anti-irlandais seront par une ironie cruelle utilisés par ces Irlandais qui se perçoivent comme britanniques contre un sud catholique présenté comme incapable de faire preuve de dynamisme entrepreneurial protestant, et en conséquence bien plus victime de la Grande Famine que le Nord.

Du point de vue économique et social, une conséquence rapide de la Grande Famine va être une amélioration globale du niveau de vie en Irlande, pour une raison simple dont le froid calcul ne masque pas l'horreur : une grande partie de la population la plus démunie a été purement et simplement rayée de la carte. Si ce constat sert le propos des malthusiens dont l'analyse a été très largement propagée à l'époque victorienne, il n'en laisse pas moins des cicatrices profondes. Dans les paysages de l'ouest du pays comme à l'ouest de Cahersiveen, dans la péninsule d'Ivreeagh, où le voyageur croise des hameaux fantômes d'où les paysans sans terre ont fui, ont été expulsés, ou sont morts de faim. Mais ces marques se trouvent aussi inévitablement dans les consciences et les représentations de la catastrophe : l'incident de Ballinglass en mars 1846 dans le comté de Galway<sup>4</sup> est ainsi rappelé par Cecil Woodham Smith dans son ouvrage accusateur *The Great Hunger: Ireland 1845-1849*<sup>5</sup>.

et O'NEILL Kevin, *Family and Farm in Pre-Famine Ireland: The Parish of Killashandra*. Madison, University of Wisconsin Press, 2003. Pg. 180.

3. LYONS F.S.L, *Ireland since the Famine*, London, Fontana, 1973, p. 186.

4. à l'occasion duquel toutes les familles d'un hameau furent expulsées brutalement par la propriétaire avec l'aide des forces de l'ordre alors qu'elles pouvaient payer leur loyer.

5. WOODHAM-SMITH Cecil, *The Great Hunger: Ireland 1845-1849*, p. 71-72.

La Famine pose ainsi de la manière la plus crue la question de la propriété de la terre et du modèle économique agraire en Irlande. Si elle accentue de manière significative la concentration des terres et la taille moyenne des exploitations, la part des *tenures* – les fermes louées- de plus de 15 acres passant de 31 à 48 % des terres cultivées entre 1841 et 1851 tandis que les petites exploitations de moins de 5 acres diminuent dans le même temps de 35 à 20 %<sup>6</sup>, elle contribue aussi à saper à court et à plus long terme l'autorité et la légitimité des grands propriétaires terriens, dont la responsabilité sera pointée du doigt – bien qu'à travers des lectures différentes de la situation- tant par le gouvernement britannique au moment de la crise, que par les tenants de la *Land League* qui est fondée en 1879.

Il n'est pas non plus anodin de rappeler que la situation épouvantable que connaît une grande partie de la population irlandaise en ce milieu de XIX<sup>e</sup> siècle est rapportée hors des frontières du Royaume-Uni<sup>7</sup> par des observateurs étrangers. Si les représentations divergent selon qu'on est Irlandais ou Anglais, protestant ou catholique, riche ou pauvre, les regards extérieurs sur la crise de la pomme de terre en Irlande vont aussi nourrir -si l'on ose dire- des perceptions et un imaginaire sur l'Irlande et les relations anglo-irlandaises qui dépasseront de très loin le cadre des îles britanniques, et entreront en résonance avec d'autres constructions intellectuelles, préjugés et présupposés.

Enfin, en détruisant un nombre considérable de locuteurs et en obligeant nombre des survivants – en particulier les candidats au départ – à abandonner leur langue au profit de celle du colonisateur, la Famine du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle porta un coup terrible au gaélique d'Irlande, coup dont il ne s'est toujours pas relevé près de 170 ans plus tard, malgré le renouveau celtique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les politiques volontaristes menées par le jeune État irlandais après l'indépendance du Sud, et le dynamisme d'associations actuelles comme *Gaelscoileanna*. Il est permis de penser que le déclin était déjà amorcé: comme au Pays de Galles ou en Bretagne, l'image de pauvreté attachée à la langue, les enjeux sociaux et économiques liés à l'apprentissage de la langue dominante et la volonté de l'État d'imposer celle-ci ne plaident pas en sa faveur, à tel point que même un membre irlandophone de l'élite catholique aussi éminent et influent que Daniel O'Connell se prononça en faveur de l'apprentissage de l'anglais. Il n'en reste pas moins que le déclin linguistique s'inscrit dans la violence d'une famine qui tua des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, et a ainsi contribué à l'accusation de génocide à l'encontre de l'État britannique par certains activistes et auteurs nationalistes irlandais, pas tous forcément militants républicains.

6. Cf DUFFY Sean (ed), *Atlas of Irish History*, Dublin, Gill and Macmillan, 2000, p 92-102.

7. ce qui renvoie notamment à la terrible et bien connue anecdote concernant le sultan ottoman Abdülmeçit 1<sup>er</sup> qui se vit refuser l'offre d'envoyer 10000 £ en soutien dès 1845, au prétexte qu'il ne pouvait donner plus que la reine d'Angleterre, Victoria, qui avait fait un don charitable de 2000 £.

La période de la Famine<sup>8</sup> questionne donc, au bout du compte, la nature des relations anglo-irlandaises. Il a déjà été question des préjugés anti-irlandais, en retour la méfiance, voire la défiance irlandaise vis-à-vis des voisins britanniques en général, anglais en particulier, s'est trouvé exacerbée par une lecture de l'histoire dans laquelle le Saxon –*Sassenach*– est l'ennemi ancestral qui veut la perte de l'Irlande, et dont la Famine est la preuve ultime et irréfutable de la volonté de destruction, ainsi que le laisse entendre Tim pat Coogan. Les écrits et attitudes de grands commis de l'État, bien avant la famine et pendant celle-ci, n'ont rien fait au demeurant pour dissiper ce sentiment. Ainsi, en novembre 1601, le Vice-Roi d'Irlande Arthur Chichester envoie-t-il une missive à Lord Burghley, premier conseiller d'Elizabeth I, dans laquelle il dit :

*« I have often said, and written, it is Famine which must consume [the Irish]; our swords and other endeavours work not that speedy effect which is expected for their overthrow<sup>9</sup>. »*

Mais le nom le plus honni aux yeux de bien des Irlandais reste sans doute celui de Sir Charles Trevelyan qui, en tant que membre du gouvernement, avait la charge de superviser la situation de crise alimentaire en Irlande, et dont les choix et motivations confortent pour beaucoup cette interprétation des événements<sup>10</sup>. Il n'est dans cette perspective pas surprenant que Tony Blair, alors qu'il était premier ministre et qu'il s'était profondément engagé dans le processus de paix en Irlande du Nord, ait considéré que la normalisation des relations non seulement au sein des Six Comtés, mais entre les deux îles, devait nécessairement passer par une prise en compte de griefs profondément ancrés dans la culture de l'Irlande nationaliste, au point de devenir partie prenante de l'identité irlandaise contemporaine.

Pour conclure, le débat ne concerne pas seulement les victimes de la crise, mais aussi les causes et les conséquences de celle-ci. Elles ont en effet interrogé sur la structure sociale de la société irlandaise, sur sa démographie, sur les stéréotypes et préjugés anti-irlandais<sup>11</sup> largement répandus à

8. dont les dates varient suivant les historiens suivant qu'on prend la période de la crise affectant la pomme de terre ou qu'on y ajoute les deux années qui suivent et qui sont directement impactées par les conséquences de la crise.

9. Cité par BERESFORD Ellis Peter, *Eyewitness to Irish History*, Hoboken, John Wiley & Son, NJ, 2004, p. 101. Voir également, WILLS James and Freeman, *The Irish Nation: Its History and Its Biography*, vol. 2., A. Fullarton, 1876.

10. TREVELYAN Charles, *The Irish Crisis*, *Edinburgh Review* 79, January 1848, 229-320. Voir également <http://www.independent.ie/opinion/analysis/was-this-the-most-wicked-man-in-irish-history-26367449.html>

11. Le sentiment anti-Irlandais est un préjugé ancien que l'on peut faire remonter à l'invasion normande de l'Irlande, notamment à travers les écrits de Gerald of Wales. Au XIX<sup>e</sup> siècle il prend une tonalité différente avec les théories pseudo-scientifiques qui dévoient les principes darwinistes, et dont l'objet est de démontrer la supériorité de l'homme blanc, « Anglo-Teutonique » comme le décrit le *Harpers's Weekly*, sur des races décrites comme inférieures, Irlandais et Africains en particulier. De préjugé, ce sentiment anti-irlandais s'inscrit dès lors

l'époque et dont le journal satirique *Punch*<sup>12</sup> fut un grand promoteur, sur le modèle économique dominant, et sur la nature de l'Union entre la Grande Bretagne et l'Irlande. Si dès le XIX<sup>e</sup> siècle Karl Marx s'est inspiré de la relation entre les deux îles pour définir son concept d'impérialisme, les questions relatives au bien-fondé de l'Union se sont manifestées très tôt, y compris au sein de l'establishment britannique. Edmund Burke avait exprimé son scepticisme quant à la logique intégrationniste de l'Acte d'Union, et l'année même où celui-ci entre en vigueur Sylvester Douglas, ancien *Chief Secretary of Ireland* de 1793 à 1794<sup>13</sup>, écrit que les deux îles :

« *Are in constant danger of misapprehension and dispute, and subject to the inconveniences which inevitably arise from circuitry of communication, and the impediments and embarrassing modifications to which jealousy or ignorance on the one side or the other will so often give occasion*<sup>14</sup>. »

Ces propos trouvent plus tard un écho dans les écrits de John Stuart Mill, qui à la suite de la Famine et de la montée du Fénianisme<sup>15</sup>, pensait que de toutes les nations l'Angleterre était peut-être la moins bien placée pour comprendre l'Irlande, du fait de leurs différences liées à leurs histoires sociales et économiques respectives, et du fait de la certitude des Anglais quant à la supériorité de leur modèle institutionnel<sup>16</sup>. Bien évidemment, même si les motivations sont différentes, le scepticisme sur l'intérêt de l'Union issue de l'Acte de 1800 est aussi largement véhiculé en Irlande par les nationalistes, les plus radicaux d'entre eux exprimant parfois avec une rage non dissimulée combien l'épisode de la Grande Famine portait témoignage de la justesse de l'analyse de Theobald Wolfe Tone, analyse selon laquelle l'Angleterre était la source de tous les maux de l'Irlande.

\_\_\_\_\_ dans une idéologie raciste qui accompagne et justifie le développement colonial. C'est une constante que l'on retrouve dans les écrits de nombres d'auteurs et d'hommes politiques de l'époque, loin d'être tous considérés comme des conservateurs sur le plan politique, de Rudyard Kipling à Joseph Chamberlain en passant par Charles Dilke. Notons au passage que cette situation n'était pas spécifique au Royaume-Uni, la France du Second Empire puis de Jules Ferry n'étant entre autres pas en reste pour justifier sa propre politique coloniale avec des arguments similaires.

12. *Punch or the London Charivari*, fondé en 1841 par Henry Mayhew et Ebenezer Landells, était un hebdomadaire satirique qui exprima rapidement une ligne politique conservatrice. Comptant parmi les précurseurs qui popularisèrent le dessin satirique, le journal contribua puissamment à travers ceux-ci à conforter les préjugés anti-irlandais.
13. Le *Chief Secretary* était un poste clé de l'administration britannique en Irlande. En principe sous les ordres du *Lord Lieutenant*, il est de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à 1922, année de son abolition, effectivement en charge du gouvernement de l'Irlande. Bien que subordonné au *Lord Lieutenant*, c'est dans les faits le *Chief Secretary* qui siégeait au sein du cabinet britannique.
14. Cité par BRENDAN MCDOWELL Robert, *Ireland in the Age of Imperialism and Revolution, 1760-1801*. Oxford, OUP, 1979, p. 686-687.
15. L'*Irish Republican Brotherhood* créée simultanément à Dublin et New York en 1858 par d'anciens membres de la jeune Irlande dont James Stephens est plus connue sous le nom de mouvement Fenian, en référence aux mythiques Fianna, guerriers de Finn Mac Cool.
16. MILL John Stuart, *England and Ireland*, New York, Cosimo, 2008, p. 9.

Mais la profondeur du traumatisme a largement dépassé les frontières de l'île d'Émeraude, avec l'émigration qui devient un caractère permanent de la société irlandaise à partir de cette période et ce jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Et l'émigration de ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle va contribuer à la création d'une diaspora irlandaise qui se pense comme telle et affirme sa présence en Grande Bretagne, dans tout l'Empire, mais aussi et de manière significative aux États Unis, qui deviendront rapidement une base arrière solide du mouvement républicain. La Grande Famine reste dans cette perspective un point d'ancrage essentiel non seulement dans le récit national irlandais, mais aussi dans celui de la diaspora qui y trouve un des aspects légitimant son identité irlandaise. Sa prise en considération par Tony Blair à un moment où les circonstances historiques pouvaient jeter les bases d'une vraie réconciliation revêtait donc un aspect éminemment important du point de vue symbolique.

L'ambition et le propos de cet ouvrage est de faire le point sur l'état de la recherche concernant un sujet qui reste encore aujourd'hui extrêmement sensible, et qui a donné lieu à de multiples controverses cristallisant des lectures des événements parfois antagonistes entre les écoles de pensée historiques. Il est divisé en trois chapitres permettant de donner au lecteur une vision globale de l'historiographie de la Grande Famine, de rappeler les aspects concrets de la crise à travers des analyses géographiques, démographiques et migratoires et à travers l'exploration du statut des femmes et des modifications des comportements. Il offre en outre une lecture de la réception politique de la Grande Famine en Grande-Bretagne et en Irlande, ainsi qu'à travers le regard extérieur de témoins continentaux. Enfin il propose une approche des traces mémorielles de la Grande Famine, tant du point de vue de la mise en récit que des représentations visuelles, et éclaire les enjeux politiques contenus dans cette mémoire et dont le discours de Tony Blair est un exemple particulièrement prégnant. Les auteurs sont conscients du fait que le débat sur cette question essentielle de l'histoire irlandaise contemporaine est loin d'être clos. Ils ne doutent pas que l'ouvrage, s'il se veut une contribution à celui-ci, posera autant de nouvelles questions au lecteur qu'il lui fournira de réponses. Mais c'est aussi le propre d'un travail comme celui-ci d'apporter à la fois les outils et la stimulation permettant à ce même lecteur d'approfondir sa réflexion sur le sujet. Il me reste à remercier l'ensemble des auteurs qui ont participé avec enthousiasme et efficacité à ce projet, et sans la contribution desquels cet ouvrage n'aurait pu voir le jour.